

Quand la religion devient littérature et la littérature se fait religion : Nathaniel Hawthorne

*Michel Despland**

En 1850 Nathaniel Hawthorne publie à Boston son premier roman : *La lettre écarlate*¹. Les critiques sont élogieux. Les Britanniques admettent qu'il s'écrit de la littérature dans leur ancienne colonie². Le texte raconte le sort d'une jeune femme vivant à Boston dans les années 1640 ; mère célibataire, elle y est condamnée au pilori ainsi qu'à porter en permanence la lettre A en toile écarlate. Cette œuvre mérite notre attention, car elle illustre à merveille la redéfinition des frontières entre religion et littérature qui s'opère au cours du XIX^e siècle. Son mérite littéraire repose, entre autres choses, sur le fait que les 24 chapitres du récit sont précédés d'une longue introduction, « La douane », où l'auteur raconte les années qu'il passa, de 1846 à 1849, dans un poste aux douanes de Salem. Un examen attentif de ce premier récit est indispensable, car il établit un cadre pour le récit principal. Pour

* Michel Despland est professeur au département de religion de l'Université Concordia, Montréal.

¹ Pour un bon texte, avec une excellente introduction et des notes, *The Scarlet Letter*, Oxford University Press, 1990.

² Quelques mois auparavant, un jeune écrivain, Herman Melville, publiait à New York un article enthousiaste saluant une collection de contes publiés par Hawthorne en 1848 : *Mosses from an Old Manse*. Il disait y trouver la naissance d'une littérature nationale. « Hawthorne and his Mosses. By a Virginian Spending his Summer in Vermont », dans *Hawthorne. The Critical Heritage*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1970, p. 111-126. Il faut savoir que les milieux littéraires de New York sont alors travaillés par une énorme querelle entre une opinion conservatrice et le groupe de *Young America* qui veut voir surgir une littérature vraiment nationale. Les polémiques entre magazines (dont beaucoup sont éphémères), les démêlés entre auteurs, critiques et journalistes, ainsi que les conflits politiques sont dépeints dans Perry Miller, *The Raven and the Whale. The War of Words and Wits in the Era of Poe and Melville*, New York, Harcourt, Brace & World, 1956. Les faits invitent la comparaison avec l'effervescence littéraire au Québec durant les années soixante.

mieux comprendre le fond, je propose donc de commencer par être attentif à la forme.

*

Le vieux Salem est la ville natale de l'auteur. Celui-ci en connaît l'histoire ; un de ses ancêtres prononça le jugement qui condamna au fouet la prophétesse quaker Ann Coleman ; il s'en fallut de peu qu'elle en mourut. Un autre participa à la condamnation puis l'exécution d'une femme accusée de sorcellerie. Hawthorne déclare d'emblée que ce passé lui fait honte ; il est heureux que ses enfants soient nés ailleurs. Lorsqu'il revient à Salem en 1846, le port n'est plus ce qu'il était autrefois ; les arrivages de bateaux se font rares ; le commerce suit d'autres routes. Le bâtiment de la douane est vaste, mais morne. Il n'est occupé que par de vieux employés qui n'ont pas beaucoup de marchandises à inspecter ; beaucoup de temps se passe avant qu'ils n'aient un registre rempli à ajouter aux archives. L'aigle de la République, avec éclairs et flèches dans ses griffes, étend ses ailes au-dessus de la porte d'entrée ; mais ce symbole de la liberté révolutionnaire devient à ses yeux comme une mère poule abritant des vieillards installés dans une sinécure. La conversation entre fonctionnaires est languissante. L'un d'eux, deux fois veuf et trois fois marié, père de vingt enfants, n'a rien à raconter, sinon l'histoire d'une oie dont il attendait beaucoup et qui, une fois sur la table, se révéla être une grosse déception. Un autre, tout aussi taciturne, est un vieux général, héros de la guerre de 1812. L'auteur parle de ces personnages avec affection, mais cela ne l'empêche pas de se sentir un parfait étranger au milieu de ces êtres éteints, satisfaits dans leur routine, apparemment sans âme et sans cœur. Un beau jour, il trouve à l'étage dans la bâtisse endormie, un vieux colis, contenant des papiers et une lettre — un A — en tissu écarlate, brodée d'un liseré d'or. Les papiers se trouvent être le fruit des recherches d'un arpenteur, qui reconstitua l'histoire d'une certaine Hester Prynne qui fut condamnée à porter la lettre au milieu du XVII^e siècle. Hawthorne place la lettre sur sa poitrine et ressent une étrange chaleur...

Il faut ouvrir une parenthèse. Hawthorne était résolu à ne pas marcher dans les traces des romanciers réalistes européens qui étaient alors en pleine vogue. Il intitule son œuvre *a romance*, un genre littéraire qui remonte à Chrétien de Troyes, qui souvent

tourne autour d'un objet mystérieux, richement évocateur, et qui autorise des échappées de l'imagination vers le merveilleux. Il y a de l'autobiographie dans cette introduction : il est vrai que l'auteur fut fonctionnaire à Salem dans une douane peu active, et ses ancêtres firent exactement ce qu'il dit qu'ils firent. Mais il y a aussi de la fiction : Hawthorne n'a jamais trouvé de lettre écarlate dans le bâtiment de la douane, ni de vieux manuscrit — et le châtimement de la lettre A ne fut jamais imposé dans l'histoire des puritains³. Le portrait des vieux fonctionnaires tient aussi un peu de la caricature — sans méchanceté. La manière de l'écrivain crée du flottement ; le lecteur sait mal où finit la vraie vérité, et où commence le travail de l'imagination... La voix de l'auteur est à un certain moment remplacée par celle d'un narrateur inventé par l'auteur.

*

Revenons au texte. Lettre écarlate en main, Hawthorne se sent appelé à écrire l'histoire d'Hester Prynne. Mais il découvre vite que son imagination ne se met pas en branle ; tout un pan de ses susceptibilités affectives, de sa sensibilité, avait disparu. Installé dans la bâtisse officielle et endormie, il avait perdu le peu d'art qu'il avait pour écrire des contes ; il était devenu un bureaucrate assez convenable, à l'aise dans un monde rétréci. Il n'était plus, dit-il, impliqué dans l'effort commun de l'humanité⁴. Heureusement le destin intervint. Une élection fédérale amène un nouveau président à la Maison Blanche. Comme beaucoup d'autres, Hawthorne est mis à pied pour être remplacé par un homme de l'autre parti. Ainsi libéré, Nathaniel redevient un homme de lettres.

La prétention autobiographique du texte (et sa valeur relative à ce titre) ne doit pas nous empêcher de voir que cette introduction est une œuvre de fiction écrite pour établir un contraste avec l'œuvre de fiction qui suit. Il faut en effet devenir sensible à la coupure entre le monde de Hester Prynne et celui de Hawthorne et de ses lecteurs. Il y a d'abord l'aveu de honte fait par un descendant des notables. Il y a aussi la découverte de vieilleries oubliées dans un galetas. Deux siècles d'histoire se sont écoulés. Les colonies ont fait leur indépendance, ont gagné la guerre révolutionnaire puis

³ En 1637, sous Charles 1^{er}, un puritain, curieusement nommé William Prynne, trouvé coupable de sédition, eut les oreilles coupées et les lettres S et L (*sedition* et *libel*) marquées au feu sur les deux joues.

⁴ « The united effort of mankind. »

celle de 1812. Elles se sont aussi donné une constitution novatrice. Alors que dans le Massachussets de 1640 magistrats élus et ministres du saint Évangile travaillaient main dans la main pour gouverner la société selon une version locale des principes calvinistes, la constitution de 1787 installe la séparation des Églises et de l'État. Les descendants des puritains se divisent alors en orthodoxes trinitaires et libéraux plus ou moins unitariens. Et des utopies religieuses prennent leur essor dans la région de Boston⁵. Tout me semble écrit pour assurer que le lecteur n'entre pas dans le monde de 1640 comme de plain pied (ce qui n'est pas le cas des romans historiques de Walter Scott).

*

Le récit principal s'ouvre avec la description de la prison de Boston, première bâtisse, avec le cimetière, érigée dans la jeune colonie. C'est jour de marché et une jeune femme portant un bébé est amenée au pilori. Elle vient d'être condamnée pour adultère. Une fois exposée, les magistrats prient le pasteur de sa paroisse, Arthur Dimmesdale, de l'exhorter à nommer le père de son enfant. Elle refuse, fermement. La foule observe que la lettre écarlate, emblème de son ignominie, a été entourée d'un liseré d'or. Des matrones qu'enflamme le zèle pour la vertu y voient le signe d'un orgueil éhonté et déplorent que les magistrats se soient montrés si cléments : la lettre aurait dû être marquée au feu sur le front de la pécheresse.

Hester, habile brodeuse, a de l'imagination ; elle est artiste, selon la notion que Hawthorne se fait de l'artiste. Cette broderie autour du A est du bon travail ; c'est aussi une invention qui embellit. Il y a un défi dans cet emblème modifié, une appropriation personnelle qui commence une subversion du sens imposé par les juges. Hester prend le signifiant et supprime le signifié. En fait, plus tard, lorsque la valeur de son travail lui gagne l'estime des gens, certains avancent que A signifie *Able*⁶. Il y a lieu de noter aussi que Hawthorne accomplit le même glissement de sens lorsqu'il voit une mère poule là où d'autres voient un aigle belliqueux. Les dauphins communiquent mais n'ont jamais de

⁵ Hawthorne suivit de près l'expérience de *Brook Farm* ; son troisième roman, *The Blithedale Romance*, raconte le demi-échec d'une telle communauté idéale.

⁶ On pourrait établir une longue liste des mots commençant par A qui ont été avancés par des lecteurs pour dévoiler le « vrai » sens de la lettre écarlate.

malentendus ; l'incompréhension est par contre monnaie courante chez les humains, c'est que leurs signes sont susceptibles d'interprétation.

*

Le soir venu, l'enfant étant agitée, le geôlier fait venir un médecin. Celui-ci, Roger Chillingworth, est un homme âgé, un nouveau venu dans la colonie qui avait séjourné chez les Amérindiens où il avait appris leur pharmacopée. Il apaise le bébé puis converse avec sa mère. On apprend alors que cet homme de science avait épousé Hester en Angleterre, quelques années auparavant. Il était censé venir la rejoindre à Boston, mais tarda à le faire. Au cours de leur conversation, Roger Chillingworth admet que ce fut une erreur pour un homme de son âge d'épouser une très jeune fille ; Hester répond qu'elle ne l'aimait pas et ne l'induisit pas en erreur. Roger lui demande de ne rien révéler de leur passé commun ; elle lui assure qu'elle gardera son secret, comme elle gardera celui de son amant. Roger alors réagit vivement : il découvrira qui est le père de l'enfant ; rien sur terre, selon lui, ne résiste à l'enquête patiente et obstinée.

Libérée, Hester gagne sa vie grâce à son habileté avec l'aiguille, et élève sa fille. Pearl devient une fillette vive, impulsive. Enfant du péché, serait-elle en voie de devenir diabolique ? Certains amis de la vertu souhaitent la séparer de sa mère, pour la soumettre à des influences plus salutaires. Le pasteur Dimmesdale intervient en faveur de la mère et de l'enfant, qui restent ensemble. Des paroissiens s'inquiètent de la pâleur du jeune ministre et jugent bon d'installer le médecin dans la même maison. Commence alors une certaine familiarité entre Arthur et Roger ; ce qui se passe en fait, c'est le siège de l'âme du pasteur par le médecin inquisiteur. Il voit le pasteur portant quelque secret douloureux, une culpabilité cachée. Il se méfie : le jeune pasteur serait-il le père de l'enfant ? Il se fait fort de l'amener à se soulager en avouant. Il mettra tout à jour ! L'ambition de l'homme de science lui donne un caractère faustien. Sa jalousie donne à ses efforts médicaux et apparemment amicaux une saveur diabolique. La présence du Malin s'intensifie. Tourmenté, le pasteur prêche des sermons de plus en plus sombres. Ses paroissiens admirent d'autant plus le saint homme. Néanmoins, une paroissienne malveillante répand la rumeur que le jeune pasteur

va rencontrer le diable dans la forêt⁷.

*

Hester décide alors d'intervenir. Elle comprend que le pasteur est en train d'être détruit par la malveillance de son ex-mari. Elle va donc voir ce dernier, et lui demande la permission de révéler au seul pasteur leur passé commun. Roger, consumé par la haine, refuse de cesser de torturer le jeune pasteur ; il n'a plus la foi mais continue à croire qu'après une seule faute vient « une chaîne d'obscurité nécessaire ». Hester voit en lui un être diabolique et admet en son for intérieur qu'elle hait cet homme ; elle prend la résolution de révéler la vérité à Arthur. (La voix du narrateur apparaît pour nous apprendre que Hester, mise à part du fait de sa lettre écarlate, a développé une certaine audace du cœur et de l'intelligence.)

*

C'est alors que s'insèrent trois chapitres magiques. La mère, l'enfant et Arthur se retrouvent dans la forêt. L'enfant (qui alors a 7 ans) va jouer dans la prairie avec des papillons, laissant les adultes seuls. Arthur touche la main d'Hester. Le lecteur apprend alors, noir sur blanc, qu'ils ont été amants et qu'il est le père de Pearl.

⁷ L'œuvre de Hawthorne marque l'entrée en littérature des sorcières de Salem. Voir M. Wynn Thomas, « Cotton Mather's *Wonders of the Invisible World* : Some Metamorphoses of Salem Witchcraft », dans *The Damned Art. Essays in the Literature of Witchcraft*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1977, p. 202-226. Deux contes de Hawthorne brodent sur le thème de la sorcellerie : « Young Goodman Brown » (dans *Mosses From an Old Manse*) marche dans les traces de la littérature fantastique : la visite au sabbat était-elle vraie ou un rêve ? Plus intéressant est « Alice Doane's Appeal », dans *The Snow Image. Uncollected Tales*, Ohio State University Press, 1974, p. 266-280. Il s'agit d'un récit dans un récit : l'auteur raconte comment il amena deux jeunes femmes en promenade, par une belle journée sur la colline où les sorcières furent pendues, pour leur lire un récit de sorcier qui tourmente un frère et une sœur. Cette construction littéraire est pour lui l'occasion d'évoquer une foule de morts, les uns des victimes innocentes, les autres des persécuteurs coupables, de s'interroger sur la mesure à conserver quand on raconte des horreurs à de jeunes personnes, et de souhaiter qu'un monument soit érigé à l'emplacement des exécutions, pour conserver mémoire de l'erreur commise, « aussi longtemps que le cœur humain conservera quelque faiblesse qui peut produire un crime ». On y voit le tout jeune écrivain travailler son thème du rapport au passé. Pour une excellente discussion du rapport à l'histoire construit dans un autre roman de Hawthorne, *La maison aux sept pignons*, voir Susan L. Mizruchi, *The Power of Historical Knowledge. Narrating the Past in Hawthorne, James, and Dreiser*, Princeton, Princeton University Press, 1988, chapitre 3.

Arthur avoue qu'il est rongé par le désespoir ; Hester lui dit qu'il est rongé par un ennemi qui vit sous son toit et ajoute que Roger a été son mari. Arthur retrouve alors assez de vivacité pour lui reprocher d'avoir gardé ce mariage secret lorsqu'elle arriva à Boston ; il annonce même qu'il ne lui pardonnera jamais. Elle le reprend gentiment et il finit par admettre que le péché de Roger est pire que celui qu'ils ont commis ensemble ; Roger viole, de sang froid, la sainteté d'un cœur humain, ce qu'eux deux ne firent jamais. Elle renchérit : ce que nous avons fait avait une consécration qui lui était propre⁸. Mais Arthur est convaincu que le jugement de Dieu le condamne. Hester alors réplique que le Ciel sera miséricordieux, « si tu as la force d'y avoir recours ». Hester, qui l'aime, ne l'absout pas au nom de Dieu (ce roman est l'œuvre d'un protestant), elle lui déclare l'absolution de Dieu. Les deux amants prennent alors la résolution de partir ensemble et de retourner en Angleterre. Ces chapitres jouent sans cesse sur le contraste entre lumière, soleil et ciel ouvert dans la prairie d'une part, et pénombre de la forêt de l'autre.

Le dimanche suivant est jour d'élections, donc jour de fête avec sermon solennel. Arthur est désigné pour cette tâche. Hester s'arrange avec la capitaine d'un bateau qui doit quitter le port le lundi. Mais Roger découvre l'affaire et loue aussi une place sur le bateau. Après le sermon, Hester et Arthur l'apprennent. Arthur voit Roger voué à le poursuivre éternellement ; il amène alors femme et enfant sur l'échafaud et, devant tous, déclare être le père, avoue être coupable de ne pas l'avoir révélé lorsque Hester était au pilori. Il réprimande ses paroissiens de n'avoir pas su discerner son infamie alors qu'ils étaient si sévères pour la faute de Hester. « Tu m'as échappé ! » s'écrie Roger. Et Arthur expire. La voix du narrateur réapparaît pour nous faire savoir qu'une légende raconte qu'on vit, lors de la toilette mortuaire, le A marqué sur la chair de sa poitrine.

*

On apprend par la suite qu'Hester devint une femme respectée, qui enseignait à ses amies que le jour viendra où les relations entre les hommes et les femmes s'établiront sur des bases meilleures. Roger quitta Boston ; plus tard on apprend qu'il est mort laissant sa

⁸ « He has violated in cold blood the sanctity of a human heart. — What we did had a consecration of its own. »

fortune à Pearl. Dans la meilleure tradition des romans de chevalerie, Hester sera finalement enterrée aux côtés d'Arthur avec la lettre A emblasonnée sur la pierre tombale.

Ce que je voudrais démontrer est une triple affirmation : 1. Le roman est une fiction, et non une œuvre d'histoire. 2. Hawthorne y construit un rapport original à la religion traditionnelle. 3. Par un biais littéraire, il rend disponible une religion post-traditionnelle.

Malgré ce qu'avancent les quatrièmes de couverture des traductions françaises, le livre ne nous informe pas sur « la mentalité puritaine des Américains⁹ ». C'est en effet une œuvre de fiction et, comme document historique, le livre n'atteste que le travail littéraire accompli par Hawthorne en 1850. Et Hawthorne n'était pas un « Américain typique ». (Il faut rappeler que c'est la littérature médiocre qui est le plus facilement utilisable comme document historique.) Il n'y a pas quelque part des documents cachés qui puissent révéler pourquoi le mariage de Hester et Roger fut stérile ou dans quelles circonstances Pearl fut conçue. Ceux qui souhaitent connaître les réponses à ces questions n'ont que leur imagination à consulter.

Le rapport construit avec la religion des puritains est complexe. C'est du passé ; cette religion est morte. Hawthorne la désavoue. Mais cette religion fut un terreau fertile pour de grandes vertus. Le genre de la romance permet à l'auteur de maintenir un certain flou. Noircit-il la religion des puritains ou, au contraire, l'idéalise-t-il ? Il la noircit, car ceux-ci n'imposèrent jamais de marque écarlate. Il lui rend justice : magistrats et pasteurs résistaient aux sollicitations haineuses de la foule et, pour la plupart, s'inclinaient devant l'inviolabilité des consciences. Ces puritains avaient un vocabulaire pour nommer les passions et des pratiques pour en assumer les conséquences. Leur religion encourageait le retour sur soi. De plus, un peu de la lumière du nimbe de Hester rejaillit sur toute la colonie. Une communauté qui donne naissance à une telle personne ne saurait être entièrement condamnable.

Le désaveu des puritains ne débouche donc pas sur un sentiment de supériorité que pourrait développer une ère « moderne », fière par exemple de sa grande tolérance en matière religieuse.

⁹ Par exemple, le trait de caractère qui souhaite ou exige que « tous les faits » soient rendus publics relève de la mentalité revivaliste et non de celle des puritains. Dans le Massachussets de 1640 Hester garde son secret.

Hawthorne savait que beaucoup de lecteurs de 1850 n'hésiteraient pas à exprimer une vive indignation morale devant la noire « intolérance » des puritains ; mais il savait aussi que l'indignation morale est, de tous les sentiments moraux, celui qui coûte le moins cher. En élaborant le contraste entre 1640 et 1848, Hawthorne veut nous faire sentir un manque dans les mœurs modernes, au moins dans celles des employés de l'État. Il y avait un rosier fleuri à côté de la prison ; il n'y a rien à côté de la douane. Aux routines bureaucratiques dans un milieu replié sur lui-même, Hawthorne oppose un monde vivement coloré, ouvert sur ses marges, les Amérindiens dans la forêt à l'Ouest et les marins avec l'océan à l'Est. Au XVII^e siècle, il y avait des passions, du cœur ; on craignait le Malin, certes, mais le courage des uns s'opposait à la méchanceté des autres et certains pratiquaient le pardon.

*

Grâce à la figure centrale de Hester, Hawthorne joue avec habileté sur des contrastes dont la pertinence est durable : celui entre le privé et le public, et celui entre la forêt et la ville. Alors que les braves citoyens voient les sauvages et le Malin sous les futaies, Hester et Hawthorne y voient l'espace autre où naissent les projets de la liberté. Au cours des trois chapitres magiques, lors du récit des retrouvailles des amants, la voix du narrateur s'interpose pour dire qu'une légende prétend qu'un loup est venu lécher la main de Pearl — ce qui est l'accomplissement de la promesse messianique d'Isaïe 11. Le roman prend ainsi la relève des Écritures pour indiquer aux humains dans quel genre de monde ils sont appelés à vivre leur vie.

Hawthorne construit donc une religion post-traditionnelle et lui donne une forte saveur morale. Le flou que permet la forme de la *romance*, le suspense théologique sur la possible présence de marques du péché dans le caractère de Pearl, cela n'empêche pas que le récit s'avance avec une grande sûreté dans le jugement moral. Le caractère des trois protagonistes est dessiné au burin, d'une main sûre. Ceux-ci ont tous appris la même théologie mais ils en font un usage différent¹⁰. Les principes des jugements posés par Hawthorne sont puisés dans une théologie calviniste orientée dans

¹⁰ Dans son égarement solitaire, Arthur rompt avec la notion calviniste de repentance et cherche recours auprès d'une « corruption romaine » en se donnant la discipline.

le sens arminien. Décrivant la prison, l'auteur fait entendre une note de pessimisme moral : l'échafaud est nécessaire pour soutenir la vertu, même dans une colonie de chrétiens réformés. (Qu'il rejette l'idée d'une malédiction pesant sur Pearl ne place donc pas Hawthorne dans le camps des optimistes moraux.) Roger affirme croire à la prédestination : alors qu'il croit n'être que l'instrument de la dure nécessité, c'est lui qui devient l'acteur décisif de la catastrophe. Par contre, en témoignant de la miséricorde divine, Hester devient agent de la rédemption. (Dans un roman, Dieu n'agit pas ; seuls les humains ont ce privilège.)

Certes le narrateur fait entendre sa voix de temps en temps pour répéter quelque cliché sur la noirceur du crime commis par la jeune femme, mais ces sentences ont bien peu de poids en comparaison du portrait qu'il fait des caractères. Hester n'est pas pour longtemps objet de pitié dans ce récit. Le seul être qui souffre d'un péché, qui est écrasé sous le poids de son remords, c'est Arthur ; et le lecteur ne tarde pas à le voir victime de la théologie et de la morale qu'il a intériorisées. C'est lui qui est pathétique dans sa faiblesse. Il y aussi quelque chose de christique dans la mort de ce pauvre pécheur : par sa mort après son aveu, Arthur expie — et éteint la haine de Roger. Et, en fin de compte, même Roger s'amende. Mais il n'y a pas de mièvrerie dans cette « belle » fin. Le Mal est puissant, enraciné dans de vraies passions qui ne sont pas confinées dans le musée des horreurs des siècles disparus.

Alors que les bonnes gens de Boston sont portés, en 1640, à voir un peu partout des sorcières faisant l'œuvre du Malin, et que les lecteurs modernes sont prompts à croire que le mal naît de l'obscurantisme théologique, Hawthorne dépeint le mal absolu sous les traits de la jalousie sexuelle jointe au fanatisme de l'enquête qui se veut scientifique. L'auteur aspire à marcher dans les traces de son héroïne et à voir le mal là où il est. De même que le mal n'était pas chez les prétendues sorcières, mais chez ceux qui lançaient des accusations de sorcellerie et chez ceux qui y accordaient foi, il n'est pas chez ceux qui sont maudits par leur péché mais chez ceux qui prononcent les malédictions.

*

L'œuvre est construite de telle manière qu'il revient au lecteur de juger et de construire un rapport à l'histoire de Hester, Roger et

Arthur. L'auteur se dérobe¹¹. La longue introduction est là pour aider le lecteur à prendre quelque distance par rapport à son monde moderne, et éventuellement le juger quelque peu anesthésié au niveau moral¹². L'auteur s'efforce ainsi de produire un état de disponibilité pour la compréhension du monde disparu. L'œuvre d'imagination est là pour élargir nos vues, prendre conscience de l'histoire, dilater notre sensibilité, permettre de nouveaux jugements. Mais tout ceci ne peut se produire que dans l'esprit du lecteur. Hawthorne ne propose pas une religion supérieure qui permettrait de juger l'ancienne. Il ne fait que tenter d'éveiller une intériorité. Ainsi cette œuvre littéraire s'offre pour faire naître ou alimenter une religion post-traditionnelle. C'est un exemple d'un genre de travail littéraire fréquent au cours du XIX^e siècle. Ce travail offre une relecture du passé religieux, sans pour autant fonder de nouvelle religion¹³. Ou ce qu'elle propose est un nouveau genre de religion qui ne repose pas sur des dogmes mais sur l'éveil d'imagination religieuses et morales. Hawthorne ouvre ainsi la voie aux positions qui seront plus tard défendues par Matthew Arnold (1822-1888) : il est grand temps que le christianisme se débarrasse de la métaphysique grossière, des histoires légendaires et de la science erronée qu'il charrie avec lui pour admettre que la Bible est de la littérature¹⁴.

¹¹ Les critiques ont voulu découvrir ce que l'auteur pensait de la « faute » initiale de Hester. Ils ont avancé des conclusions contradictoires ; le débat n'est pas concluant et ne s'arrête que faute de combattants.

¹² Pendant des décennies, les écoles secondaires américaines firent lire le roman sans l'introduction ; c'était pour enseigner aux jeunes filles les avantages de la vertu ; c'était aussi mutiler le texte.

¹³ C'est là l'argument que je développe à partir de sources littéraires françaises dans *Reading an Erased Code. French Literary Aesthetics and Romantic Religion*, Toronto, University of Toronto Press, 1994.

¹⁴ *Culture and Anarchy* (1869), *Literature and Dogma* (1873), *God and the Bible* (1875). *Literature and Dogma* a été traduit en 1876 sous le titre *La crise religieuse*. *Culture and Anarchy* est maintenant disponible, trad. et prés. par le Centre de recherche de littérature, linguistique et civilisation des pays de langue anglaise de l'Université de Caen, sous la direction de J.-L. Chevalier : *Culture et anarchie. Essai de critique politique et sociale*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1984. Au vingtième siècle, c'est Northrop Frye qui a pris la relève de Matthew Arnold. Pour une introduction à son œuvre, voir « The Expanding World of Metaphor », dans *Trajectories in the Study of Religion*, Addresses at the 75th Anniversary of the American Academy of Religion, Scholars Press, 1987, p. 17-30. Voir aussi *Le Grand Code. La Bible et la littérature*, Paris, Seuil, 1984, et *La Parole souveraine. La Bible et la littérature II*, Paris, Seuil, 1994.

